

Rimes chinoises / Matgioi (Albert de Pouvourville)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Pouvourville, Albert de (1861-1939). Rimes chinoises / Matgioi (Albert de Pouvourville). 1904.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

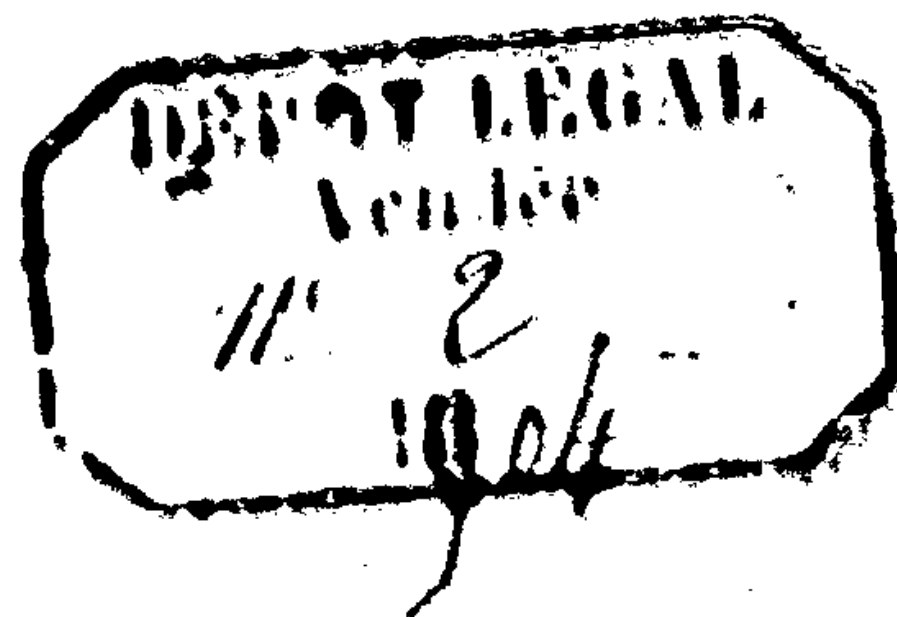
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



MATIGIOL

(Albert de POUVOIRVILLE)

PRIMES CHINOISES



PARIS

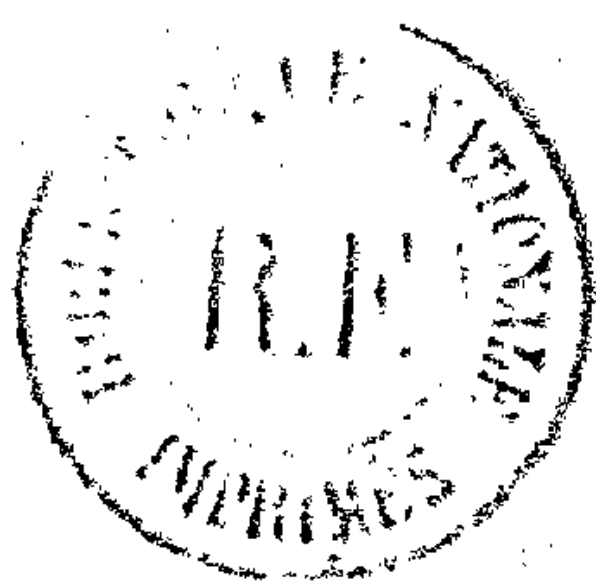
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

1904

8th Ye

6096



RIMES CHINOISES

ŒUVRES DE MATGIOI

ETUDES COLONIALES

Couronnées par la Société de Géographie C^{te} de Paris.

Déposées dans les Maisons

CHALLAMEL, 17, rue Jacob.

CHAMUEL, 5, rue de Savoie.

DECROCO, 55, rue de Seine.

SCHNEIDER, à Hanoi (Tonkin).

- I. **Le Tonkin actuel**, 3 cartes, 2^e édition.
- II. **Deux Années de Luites**, 2^e édition.
- III. **La Politique Indo-Chinoise**, 3^e édition.
- IV. **L'Affaire de Siam**, avec préface de M. FLOURENS, ancien ministre des Affaires Etrangères, 3^e édition.
- V. **La Question d'Extrême-Orient**, avec préface de M. G. HANOTAUX, de l'Académie française, Ancien ministre des Affaires Etrangères, (PEDONE, 13, rue Soufflot, Paris).

L'ESPRIT DES RACES JAUNES

- I. **L'Art Indo-Chinois**, 117 gravures, dans la Bibliothèque officielle des Beaux-Arts, maison Quantin, Paris. — 4^e mille.
- II. **Les Livres Sacrés et Mystiques**, trois traductions du Chinois, (BAILLY, 10, rue Saint-Lazare, Paris).
- III. **Les Sept Eléments de l'Homme** (CHACORNAC, quai Saint-Michel, Paris).
- IV. **Les Sociétés Secrètes Chinoises** (CHACORNAC).
- V. **L'Opium** (OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris — CHACORNAC).
- VI. **Rimes Chinoises** (LEMERRE, passage Choiseul, Paris).

ROMANS

- I. **L'Annam Sanglant**, illustrations d'A. CEZARD CHAMUEL, SCHNEIDER, DECROCO, CHALLAMEL.
- II. **Le Maître des Sentences**, illustrations d'A. CEZARD (OLLENDORFF).

HISTOIRE ET VOYAGES

- I. **L'Empire du Milieu** (SCHLEICHER, 15, rue des Saints-Pères), 3^e mille.
- II. **La Chine des Mandarins** (SCHLEICHER) 4^e mille.
- III. **Dans les Seize Chaus** (CHAMUEL, SCHNEIDER, DECROCO, CHALLAMEL).
- IV. **Dans les Gardes Indigènes** (SCHNEIDER) épuisé.
- V. **Chez les Pirates** (SCHNEIDER) épuisé.

MATGIOI

(Albert de POUVOURVILLE)

RIMES CHINOISES



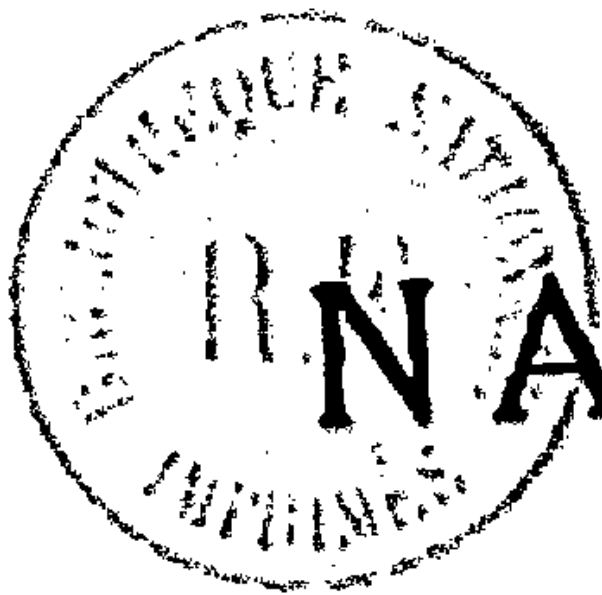
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

1904





NARTHEX

LE GUET

Dans son poste le chef est là, l'œil aux aguets ;
Les miradors croulants en hâte se réparent :
Sous la brousse, à cent pas, les pirates sont prêts ;
De tout Européen cent milles le séparent.

Vingt légionnaires sont avec lui seulement ;
Il n'attend rien de l'homme, et de Dieu, pas grand
Il est prêt à mourir : voici, subitement, [chose ;
Que, sur le doux passé, son souvenir se pose.

Son père, ses amis, sa maison ; tout là-bas,
La terre, où pas un cœur ne bat qui ne l'attende,
Puis un de ces amours, si chastes qu'il n'est pas
D'esprit qui les oublie, ou de mot qui les rende.

Et lui, d'être si loin, se sent triste à mourir ;
A demi couché sur ses murailles nouvelles,
Il sent son cœur pleurer, et son œil se ternir,
Ce qui n'est pas adroit pour veiller aux rebelles.

Soudain il se souvient que trois, quatre ou cinq ans
Entre ces jours et lui font une porte close,
Que son nom n'est qu'un vain mot aux indifférents,
Que, seul, ce poste nu sait de lui quelque chose.

Détruite, la maison, pour faire un boulevard :
Les arbres, abattus : les terres, désolées :
Homme, l'enfant ; marié, l'ami ; mort, le vieillard :
Les souvenirs, éteints ; les amours, envolées.

Alors il rejette au loin le regret timide,
La larme lâche, et la douleur qui rend couard ;
Il songe qu'il est homme ; et, droit sur son rempart,
Il guette le fourré, l'œil clair, et le cœur vide.

RIMES CHINOISES
EN
FAUX SONNETS

L'ARRÊT

**Derrière le Tong doc, monté sur l'éléphant
De mort, le condamné, jeune, doré, sans tares,
Sans liens, marche, très doux. Et l'opium triomphant
A perdu son esprit parmi des songes rares.**

**Il va d'un pas heureux : le carcan étouffant
Pour sa marche dernière a desserré ses barres ;
L'azur d'été d'un ciel pur flamboie ; et l'enfant
A l'œil vers le soleil, par dessus les barbares.**

Les Blancs sont arrivés, si vite qu'ils ont pu.

Le bourreau, sabre en main, est au poteau ; la foule
Déborde. Réveillé par le bruit et la houle,
Le patient, souriant au mandarin lippu

Qui lit l'arrêt fatal dans la clameur sans trêve,
Pense, lorsque sa tête aura chu sous le glaive,
A reprendre son rêve, à peine interrompu.

LE BREUVAGE

**Pour Jules Boissière,
mort.**

**Cachée aux noirs ravins perdus d'Yenbinh, la plante
Distille en paix, au fond de son lointain abri,
Le dictame secret de la fleur odorante,
Où dort le népenthès, qui calme et qui guérit.**

**Le repos éternel en son suc est pétri.
Sous l'effluve puissant de la sève indolente
Et divine, il n'est pas d'homme qui n'ait tari
Les mots désespérés et la larme navrante.**

O tasse aux ors pompeux, aux placides argents,

Le suprême remède aux âmes offensées
Est dans l'envolement lucide des pensées
Que ton breuvage donne à nos cœurs indigents.

Vous qui souffrez, voilà le trésor qui vous reste :
Buvez. Et vous, soyez bénis, dieux indulgents.
Qui mites le bonheur à la merci d'un geste.

EN FUMANT

Pour Constant Morice.

**Plus douce qu'un velours très doux, ma lampe éclaire
Le lit rouge, où la drogue amuse mon ennui ;
Et la pipe d'écaille et d'argent, dans la nuit,
Brille d'une beauté fugitive et stellaire.**

**Sur la chauve-souris, présage tutélaire,
Incrustée en opale au milieu de l'étui,
Un signe d'or sur la transparence reluit,
D'un prince disparu trigramme sigillaire.**

Le parfum est subtil, chaud, délicat, ambré.

Or, le chef des Còden, le Maître au front d'ivoire,
A rêvé de l'amour, et l'oubli de la gloire,
Dans ce tube, où dormait le népenthès sacré ;

Parmi l'opium légué, mon sang bat de ses fièvres ;
J'aspire son esprit, au métal demeuré,
Et je sens, sur le bord, la douceur de ses lèvres.

LA SCIENCE

**O vieux moine chenu, penché sur ton grimoire,
N'es-tu pas, à la fin, lassé de parcourir
Les secrets que les grands aïeux n'ont pu mûrir,
Que les fils ont laissé tomber de leur mémoire ?**

**Saurais-tu consoler ? et saurais-tu guérir ?
En vain ton verbe, abstrus et privé d'auditoire,
A fatigué ta main au geste invocatoire.
N'en sauras-tu toujours pas assez pour mourir ?**

Le moine releva la tête de son livre :

Vous parlez mal, dit-il. La fable du destin
Est bonne tout au plus, dans l'ardeur du festin.
Pour le mangeur vorace, et pour le soldat ivre.

Tout est réglé sur la terre. Je sais la loi.
J'ai la Norme : j'ai la Science : j'ai la Foi.
Quand vous mourez, c'est pour mourir ; moi, c'est pour
vivre.

LE SEUIL

Pour Nguyen van Bi.

Vestes larges, habits bouffants, chapeaux en cône.
Noirs cheveux entroulés par un double ruban.
Les Mans, casqués de bois, et musqués d'oliban.
Gardent mon seuil ouvert, comme l'accès d'un trône.

D'un bon mot au passant ils ne font pas l'aumône :
Raides sur le cheval, graves sous le turban.
Muets devant le chef ; leur face de forban
Ne s'élève qu'au baiser du soleil, le dieu jaune.

Et l'un d'eux, à l'œil clair, tient d'un geste hautain

La garde, au court pommeau, du poignard clandestin,
Qui se cache aux replis des ceintures de serge.
Cependant, sur le lit, où, pâle comme un cierge,

La lampe brûle, au pied d'un gros bouddha ventru,
Dans la nuit amicale, et loin du seuil bourru,
Bà dresse, en souriant, son fin profil de vierge.

LE NÉNUFAR

**Sur les bords endormis du lac, auprès des berges,
Dans l'eau, qu'argente un grand reflet d'acier poli,
La plante pousse ses tiges d'un vert pâli,
Molles comme des joncs, nettes comme des verges ;**

**Nénufar, dont la robe est sans tache et sans pli,
Dont la blancheur fait honte à la blancheur des cierges,
Fleur de la paix, fleur de la mort, fleur de l'oubli,
Fleur des amants déçus, fleur des dieux, fleur des vierges !**

Humant l'âpre parfum de tes pistils glacés,

Des flamants roses, sur tes grandes feuilles plates,

Reposent au soleil leurs ailes écarlates.

Et la nuit, le ciel mort, et les oiseaux passés,

Ta corolle, aux poisons mystérieux et fastes,

Endort profondément, parmi des rêves chastes,

Les cœurs endoloris et les esprits lassés.

VERS LES DIEUX

**Une heure du matin. Les moines solitaires,
Par la neige glacée et le vent frémissant,
Vont au cloître lugubre ; et leur blanc vêtement
Eclaire lentement l'ombre des monastères.**

**Dans la nuit chaude et bleue, et par un ciel d'argent,
Les Cò, gardiens muets des pagodes aptères,
Dans des parfums subtils, devant un Khien enfant,
Courbent leurs fronts chenus et leurs savoirs austères.**

Ils ont fermé leur cœur à tout souci charnel.

Et, des arceaux lobés des voûtes catholiques,
Et des temples, frontés des Yuyangs symboliques,
Des clochetons de jade, et du sombre carmel,

Des moustiers verrouillés, cachés sous les grands arbres,
Et des toits recourbés, aux chimériques marbres,
Un même cri d'amour s'élève à l'Eternel.

LE MARCHÉ

**Du haut du fleuve noir, les jonques exotiques
Descendent au chef-lieu pour le jour du marché ;
Le village mouvant des peuples aquatiques
Demeure, tout le jour, dans le sable fiché.**

**Sur la place centrale, où s'ouvrent les portiques,
Aux désirs des paysans l'auvent empanaché
Offre l'argent serti, le santal recherché,
Le bois contre la fièvre, et les sucres érotiques.**

Le fleuve retentit du cri des embaucheurs

**Et des chalands madrés, discutant sur les marques.
En face de la rive, où s'accrochent les barques,
Sous les banians touffus aux profondes fraîcheurs.**

**Ennemis du fracas, chercheurs de quiétudes,
L'œil ouvert sans rien voir, deux vieux martins pêcheurs
Dorment le long sommeil des graves solitudes.**

LE RÊVE

**Lassé d'être aux aguets dans la montagne altière,
Le chef rebelle Quang, qui se sait en lieu sûr,
Nonchalant, a posé sa tête sur la pierre,
Et couché son fusil à l'angle d'un vieux mur.**

**Echappé des remparts, garé de la lumière,
Insoucieux du tigre et du barbare impur,
Il s'endort; et soudain surgit un rêve obscur
Sous l'infatigable paupière.**

Le passé ressuscite en son cœur, glorieux ;

**L'Empereur est encor le maître de la plaine ;
Les Blancs n'ont rien souillé des mains ni de l'haleine ;
Le sol sourit au ciel ; l'homme se fie aux Dieux ;**

**Le fleuve généreux et pacifique noie
La rizière : et voilà qu'au grand soleil flamboie
La terre, la maison, et l'Ame des aïeux.**

LUEUR D'OCCIDENT

**La nuit s'enfuit; la lune échancre à l'horizon
Son arc, déshonoré de larges moisissures ;
L'air inerte se tait; et le septentrion
Imprègne les forêts du vent des sépultures.**

**Des nuages glacés, où s'égare le son,
Etendent sur les eaux des crêpes et des bures ;
La nature s'éveille en un secret frisson,
Et le jour incertain luit parmi les froidures.**

Un gros disque surgit, soucieux et pâli :

De longs voiles mouillés couvrent sa trajectoire ;
L'orbe découronné, maladif et sans gloire,
Dans un contour fumeux demeure enseveli ;

Et, dans l'étroit espace où la brume le borne,
Le soleil hésitant regarde d'un œil morne
L'atmosphère boueuse et le monde sali.

LUEUR D'ORIENT

**La nuit chantante vient de se taire. A son tour
S'éteint des reflets bleus la lueur coutumière ;
Et le vent matinal, annonciateur du jour,
Courbe d'un souffle ami les riz de la rizière.**

**Une touche d'argent affermit le contour,
Au bec des toits pointus, des chimères de pierre ;
Et, tremblant de gaieté, de jeunesse et d'amour,
Les vivants, confiants, attendent la lumière.**

Or il paraît soudain, le rayon précurseur.

**Un frisson de bonheur court sur toute la plaine.
Les flots tumultueux de la clarté hautaine
Intérèbrent le sol, ému de leur splendeur ;**

**Et le Dieu, rayonnant de chaleur et de gloire,
Illuminé de feu, d'or, de pourpre et de moire,
Dans le ciel embrasé monte en triomphateur.**

LES PARFUMS

Pour L. Gastine.

**Le ciel de l'Orient, que le soleil obsède,
S'assombrit sur le noir velours des horizons,
Et, parmi les senteurs des hautes floraisons,
Monte superbement la nuit calme et tiède.**

**Fatigués des chaleurs et las de nos maisons,
Au jour exténuant recherchant un remède,
Nous allons nous coucher à travers les gazons;
La fraîcheur du repos est un doux intermède.**

Sur la plaine, où tout dort, règne le végétal.

Sous les auvents déserts, dans l'ombre accoutumée,
S'exhale des bambous la divine fumée,
Avec des souvenirs de musc et de santal ;

Et dans les cheveux noirs, aux lèvres amoureuses,
Etoiles au parfum délicat et fatal,
Pendent languissamment les pâles tubéreuses.

LA SOLITUDE

Pour l'abbé Mélinge.

**Les bons religieux, cloîtrés et sourds, Latudes
Echappés pour jamais des prisons de la chair,
Contre les passions de l'homme et de l'enfer,
Arment leur cœur, glacé parmi les solitudes :**

**Plus un contact ami, plus un visage cher.
Ils ont mis, au-dessus des choses, leurs études ;
Et derrière le mur et la grille de fer,
Leur pensée a décrit des vastes amplitudes.**

Ils ont tout oublié du monde qui vivait.

Ils marchent, rêvent, vont, meurent dans le silence ;
Mais voici que, la nuit, près d'eux, quelqu'un s'avance :
Que leur front soucieux de lumière se vêt :

Et voici que, fuyant les multitudes viles,
L'Idée, effarouchée, au tumulte des villes,
Vient s'asseoir, souriante, à leur rude chevet.

LA CLOCHE

Sous le natthex, glacé d'un lugubre abandon,
La cloche est là ; l'argent à sa Protubérance
Manque, et l'or à sa Corne, et l'ambre à son Cordon ;
Le métal violé pleure sa décadence.

Il est mort, le temps où, scandant de sa cadence
Les fêtes de la joie et les jours de pardon,
Son battant généreux, gemmé de corindon,
Implissait de fracas le Tambour et la Danse.

Le son était tantôt joyeux, morne ou moqueur.

Sous les boutons d'onyx, d'opale ou d'amphibole,
La voix du cuivre noir semblait une parole
D'ami. Mais aujourd'hui la guerre a pris son cœur,

Le guerrier, ses bijoux. Rien n'éveille et n'excite
Le silence accablé de la plaine annamite,
Et la cloché se tait, où gronde le vainqueur.

LE VILLAGE

**Sous l'œil mal confiant du poste militaire,
Les paysans de Dong Song, muets et contenus,
Sur le marché sordide, et le long des murs nus,
Profilent leur vieux dos courbé de prolétaire.**

**Résigné, le marchand se tient à l'éventaire,
Et vend au conquérant ses produits tard venus
Et les petits enfants, en blouse élémentaire,
Étalent au soleil leurs ventres ingénus.**

La paix muette règne au fond de la vallée.

Cependant, sur l'azur sans limite épandu,
Le Mont érige au ciel sa cime inviolée,
Et son temple, aux yeux des barbares défendu.

C'est de là que, sortant des légendes mourantes,
Tu descendras, Vengeur si longtemps attendu,
Fils vivant des Rois morts, Maître des Epouvantes.

LE VEILLEUR

Pour notre ami Babou.

Sur le lit solitaire, et loin des importuns,
L'aiguille a distillé les brunes gouttelettes ;
La chaleur est humide : et l'âme des parfums
S'exhale doucement au bord des cassolettes.

Le long des murs, les dieux amis, muets tribuns,
Etendent leurs grands bras dorés sur leurs psallettes ;
Et la lampe, embuée en de tièdes embruns,
Allume aux fronts gemmés des lueurs violettes.

Le fumeur dort le grand sommeil transcendental.

Or, parmi la nuit calme et les ombres opaques,
Où s'effacent les ors, les jades et les laques,
Par le dernier éclair du limpide cristal,

Sur la frise, sculptée au-dessus du corps veule,
Veille, dans les vapeurs du très subtil santal,
Le Grand Dragon, qui tient le bonheur dans sa gueule.

LES ERRANTS

Pour Albert Cézard.

Ils vont. Ils vont, les sans-foyer, les sans-demeure,
Les gais, les résignés, et les philosophants,
Au hasard des chemins, et sans souci de l'heure,
Au pas majestueux de leurs lents éléphants.

Dans les matins de pourpre, aux midis triomphants,
Aux soirs délicieux qu'un peu de brise eslleure,
Ils vont. Ils vont ; la nuit, la lune, de son leurre,
Berce les rêves d'or de leurs petits enfants.

Ils dorment sur le sol, dans leurs haillons superbes,

La bouche souriante, et le geste hautain,
Et se lèvent déjà, quand sur les folles herbes
Paraît du premier jour le rayon incertain.

Ils vont. Ils vont, foulant la route aventureuse,
Jusqu'à ce que, glaçant leurs pas, la Mort Heureuse
Les arrête à jamais dans quelque champ lointain.

PIERRES RARES

Parmi les murs croulants du temple de Gosol
Git l'ancre aux diamants ; là, l'aigue diaphane,
Le jaspe, le béryl, le jais, le girasol,
L'opale, aux tons mourants de la fleur qui se fane,

L'onix, font des pavés d'étoiles sous le sol ;
Le lapis, le grenat d'Orient, le cymophane,
L'émeraude, le smalt gemmant le parasol
Qui dérobe le prêtre aux regards du profane,

L'aventurine jaune et le corail sanglant,

Qui sont comme des yeux et des mains, les camées
Qui conservent les traits des figures aimées,
Et les ngoctran, qui font vivre éternellement,

Entassés dans un coin de l'obscur péribole,
Font, au creux de la ruine, un étincellement.
Ainsi la Science luit dans l'ombre du Symbole.

LA FORÊT

Pour Madame Adam.

L'horizon tout entier est couvert de son orbe.
Arbres funèbres, fruits mortels, le haut palmier,
Le pavot, la coca, la liane et la sorbe
Jaillissent triomphants du toxique fumier.

Le souffle empoisonné que la forêt résorbe
Fait, au fond de son cœur, frémir l'aventurier ;
Et nul n'affronterait, sans en mourir, l'euphorbe,
Le thanmât ou l'upa, monstrueux et guerrier.

Là gisent, en trésors cachés, les poisons rares.

**Et si parfois, bravant le couvert ennemi,
Le sage, insoucieux des Ngôns et des curares,
Veut scruter le secret qu'il ne sait qu'à demi,**

**L'implacable forêt, riant de l'aventure,
L'égare doucement dans sa verte imposture
Et le garde, en ses bras à jamais endormi.**

LE LAC

Pour Alfred I.e Vasseur.

**Sur les tranquilles eaux, sans port et sans navire,
Léloï, pêcheur sans pain, sans armes, vagabond,
Ceint du glaive sacré, chevaucha le Dragon,
Et fut à l'Orient, plein de rêves d'empire.**

**Léloï s'en est allé : l'empire est moribond :
Et pourtant, sur le lac, on voit les dieux sourire,
Et, parmi l'orchidée et le lys martagon,
Aux bords d'Hôtay, le flot complaisamment expire.**

Les douleurs d'aujourd'hui n'émeuvent plus les eaux.

**Seul, un bonze, parfois, lassé de ses travaux,
Marche, silencieux, sur la rive trempée ;
L'âme grave, l'œil clair, le pas sacerdotal,**

**Il va, se souvenant de l'antique épopée,
Et, dans les flèches d'or du ciel occidental,
Croit voir, du lac divin, surgir la Grande Épée.**

LE FLEUVE

**Gonflé par dessus bords par les neiges d'antan,
Le fleuve rompt sa digue, et, vers la capitale,
Crevant ses réservoirs, roule, précipitant
Le flot sourd et grondant de la crue estivale.**

**Sur le sol, inondé de la marée étale
Où, dans l'eau, sur un pied, se pose un cormoran,
Jetant sur les riz verts sa bave de safran,
Le torrent déchaîné superbement dévale.**

Sur le tertre qui fait comme un îlot herbu,

Le Méos montagnard, inquiet de l'étreinte
Implacable des eaux, suit, pas à pas, l'enceinte
Du village nomade où campe sa tribu ;

Et, d'une basse voix que la frayeur contracte,
Prie, afin que le Dieu Soleil, ayant tout bu,
Eloigne de son toit la jaune cataracte.

LA MORSURE

Pour le Sar Péladan.

**Mitrés de cuivre, ceints de pourpre, les grands prêtres
De Hoang ont tiré, de leurs jaunes écrins,
Les jades, les onyx, les ors, et les ngoc-maitres.
C'est la fête des Dieux bienveillants et sereins.**

**Sous l'auvent vernissé des pagodes hypêtres,
Les bonzes, essoufflés, rouges, arquant les reins,
Martellent les aciers, les bronzes, les airains,
De l'hymne harmonieux qui s'envole aux ancêtres.**

Mais le vieux phâp blanchi, solitaire au milieu

**Du monde, las du bruit, dédaigneux du miracle
Et de l'or menteur, passe en répétant l'oracle
Qu'en un livre secret enfouit Laotseu :**

**La vision, sans l'objet : la voix, sans la parole :
Alors le Dragon qui vous a mordu s'envole ;
Ainsi vous êtes deux — et un — et l'Ancien Dieu.**

LY DONG THIAN

Pour Maurice Barrès.

**Pacifique chercheur des plus subtils problèmes,
Ly dong than est assis au seuil de sa maison,
Dans les senteurs de l'air, parmi les chrysanthèmes
Qu'à son toit le soleil pend en toute saison.**

**Son esprit ne connaît des négateurs extrêmes
Ni l'orgueilleux plaisir, ni le mortel poison.
Le livre où Laotseu parle de la Raison
Lui tient lieu de vertu, de règle, et de systèmes.**

Il aime seulement son jardin parfumé

**Où le cache aux regards un rideau de platanes.
Il connaît le silence; il sait que les arcanes
Veulent la solitude; et quand il a fumé,**

**Fier d'être sans désirs, heureux d'être sans gloire,
Sa main à l'ongle long, du geste accoutumé,
Prend la tasse de jade, ou le pinceau d'ivoire.**

LE PILORI

Pour Lehoan, bourreau.

**Sur l'ordre du Quan-an, juge de la province,
Le bourreau, tortureur du pirate, flétri
Par le contact honteux du fouet et de la pince,
Pend aux crocs du gibet le corps endolori.**

**Le cadavre hideux, que la mort a guéri,
Jouet du vent d'est, au bout de la corde mince,
Sans trêve balancé sous le poteau qui grince,
De son chef arraché somme le pilori.**

Aux révoltés futurs c'est là la leçon due.

De la tête d'arec, par la bise tordue,
Le charognard, flairant l'aubaine inattendue,
Vole et s'abat, fermant son aile d'un bruit sec.

Son œil rouge a perçu la chair pâle et glacée.
Il penche son cou glabre, et fouille de son bec
L'orbite sans regard et le front sans pensée.

LA STATUETTE

**L'ivoirier, penché sur l'ivoire indécis,
Poli comme le marbre et blanc comme l'albâtre,
D'une main assurée et d'un ciseau précis,
Taille le dieu mignon que son rêve idolâtre.**

**Sur le buste, où se croise un délicat lacis,
Mieux qu'une aile d'oiseau, le dur burin folâtre ;
Et la hanche saillante, et le torse concis
Jaillissent tour à tour du bloc opiniâtre.**

De son cerveau le bras suit le projet subtil.

De la matière informe animant l'inertie,
L'ouvrier, pour le sable abandonnant la scie,
Adoucit le contour, et découvre le fil.

Êt, sous le large front, qui des Dieux participe,
Sphinx innocent et froid, le féminin profil
De la gorgue étonnée en riant s'émancipe.

LES SOLEILS

**Soleil pâle, jailli tout blanc de l'antipode,
L'incolore contour de ton disque, fondu
Durant le long hiver, funèbre période,
Jette un éclair glacé, rayon inattendu.**

**Soleil jaune, ô dragon sur nos fronts suspendu,
Qui mets ta touche d'or au bec de la pagode,
Toi que le feu divin superbement corrode,
Et qui fermes nos cils sur notre œil éperdu !**

Et toi, soldat casqué de pourpres et de nacres,

**Soleil rouge, au couchant, où tu tombes d'aplomb,
Sous les fauves lueurs du nitrate et du plomb,
Symbole des combats, montreur des simulacres,**

**Tu poursuis ton orbite incendiaire et lourd
Le long de l'horizon atroce, sur qui sourd
Le sang des guerriers morts, ô soleil des massacres !**

LE SAGE

Pour L. Ehrmann.

**O travailleur muet, la glose ténébreuse
A noirci ton regard et froncé ton sourcil ;
Ni le siècle en gaieté, ni l'état en péril
N'ont ouvert aux vivants ta lèvre dédaigneuse.**

**De ton labeur tétu solitaire veilleuse,
Ta lumière d'opium éclaire ton profil,
Et tu sens, au sommet de ton rêve subtil,
Flotter de Laotseu l'âme mystérieuse.**

Observateur zélé des Rites de Tsouhi.

**Ton esprit acharné soulève un coin du voile
Cachant aux ignorants le livre obscur, qu'étoile
Le sigle impérial du pèlerin Fohi.**

**Et, le jour où tu meurs, un sourire illumine
Pour la première fois ton visage, envahi
Du rayon tant cherché de la clarté divine.**

L'OPIUM

**Doux regret du matin, doux sourire du soir,
Indifférent du los et mépriseur des blâmes,
Opium doré, muet conseiller, amorçoir
De tous les raffinés plaisirs que nous aimâmes,**

**Directeur du savoir, du pouvoir, du vouloir,
Créateur de concepts, générateur de flammes,
Frère aîné du sommeil, père du nonchaloir,
Règle des sens, poison des cœurs, soutien des âmes,**

Réconfort du songeur, espoir du continent,

Endormeur des soucis, bouche d'or des légendes,
Excitateur des doigts, titillateur des glandes,
Invisible empereur du rêve hallucinant,

Vin du cerveau contrit, pain de l'âme affamée,
Noir compagnon, baiser secret, maître immanent,
Viens, mon ami ; viens, ma maîtresse ; viens, fumée.

L EXIL

**Blanc, pourquoi nous vins-tu de tes froides contrées,
Exposer ton corps pâle au grand soleil brûlant?
Pensais-tu de ton sol trouver l'équivalent,
En te livrant sans crainte au hasard des marées?**

**Pour braver le chagrin des âmes émigrées,
Ton cœur était-il vide? ou ton toit chancelant?
N'avais-tu pas perçu des voix désespérées?
Fus-tu soldat rebelle? ou bien fils insolent?**

Pour moi je hais l'exil, et le dis sans malice,

Etranger. Que ceci te serve de leçon :

La rivière voisine est pleine de poisson ;

L'arec croît dans mon champ ; le climat est propice ;

J'ai du thé dans ma tasse ; et, contre ma maison,

Les riz, trois fois par an, épandent leur toison

Sur les seins généreux de la vieille nourrice.

LA TÊTE

**Du soldat, que les Jacks ont tué par derrière,
La tête est là, témoin d'un combat tout récent.
Les fourmis et les vers, sortis de la rizièrè,
Se livrent un assaut, autour du chef sanglant.**

**Dans le val piétiné, maintenant solitaire,
Qui subit des guerriers le choc déshonorant,
Il n'est plus d'homme qui puisse, un jour, en passant,
Rendre à l'affreux débris le devoir funéraire.**

Blafard et les yeux clos, sous l'herbe drue, il dort.

Et quand, du ciel, la Nuit, image de la Mort,
S'écroule lentement sur la plaine trempée,
Quand le cerf va bramer et le tigre rugir,

Que le sol apaisé chante sa mélopée,
Soudain, sur la montagne, on voit, pâle, surgir
La lune, horrible sœur de la tête coupée.

LEUR PENSÉE

**Sur les bois odorants et les brocarts musqués,
Les sages d'Orient, aux lèvres puritaines,
Semblent rêver encore aux Rites, évoqués
Dans les dessins secrets des broderies hautaines.**

**Et, le long de nos murs, les jaunes capitaines,
Immobilisés dans leurs gestes compliqués,
Tout habillés d'ivoire, et de nacre casqués,
Songent pieusement à des amours lointaines.**

Tout ce peuple inquiet, sourd, aveugle, et luisant

**Penche sur l'occident ses faces soucieuses,
Et scrute, avec ses yeux de pierres précieuses,
Ce pays inconnu qu'il juge malfaisant.**

**Quel dieu viendra calmer leur effroi lapidaire ?—
Mais que m'importe à moi, puisqu'un très doux présent
Joint l'avenir douteux au passé légendaire ?**

SONLA

**Sous les hauts cocotiers se cachent les paillotes
Du poste abandonné dont les soldats sont morts ;
Du sol, insoucieux des deuils compatriotes,
Poussent, sur les tombeaux, les arbres, sans remords.**

**Dans l'air, sous le soleil ardent, le germe flotte,
Naît, croît, s'épanouit, meurt et renait encor ;
La nature riante, où seul l'homme sanglote,
Dresse, chaque printemps, son triomphal décor.**

Dans les matins d'azur, et parmi les nuits rousses,

La forêt est splendide, et le buisson, abstrus.

Sur le rouge des rocs, et sur le vert des mousses,

Les Ngôns et les banyans mêlent leurs fronts bourrus,

Et ruissellent de sève à travers leur écorce;

Tout éblouit. Salut, ô terre, dont la force

Est faite avec la chair des amis disparus !

LE PAYS MUONG

**Sous les horizons bleus de la forêt lointaine,
Le Muong a bâti son toit indifférent ;
Un petit champ de riz, sur le bord du torrent,
Suffit à contenter sa misère hautaine.**

**Des fourrés inconnus revêche capitaine,
Dur au contrebandier, mortel au conquérant,
Le court fusil en main, d'un geste intolérant,
Il défend de tout viol sa patrie incertaine.**

Brave comme un Français, calme comme un Chinois,

**Il ne craint, quand sa lance est d'aplomb sur l'épaule,
Ni le serpent qui mord, ni le tigre qui miaule.
Il vit comme ont vécu ses pères, autrefois.**

**Et, vers le Mont sacré, sans autels et sans prêtres,
Il invoque, debout, l'esprit de ses Ancêtres,
Endormis dans le fond des vallées et des bois.**

LE ROCHER

Le rocher, sur les bords du torrent, apparaît
Comme un Dragon, caché dans l'eau tumultueuse ;
Son front s'érige au ciel ; sa croupe montueuse
Parmi les arbres verts se perd dans la forêt.

Il oppose sa masse au voyageur distrait
Qui suit d'un pas hâtif la rive anfractueuse ;
Gardiennne au seuil des monts, la bête monstrueuse
Dort dans un souci noir, et garde son secret.

Or, dans les sombres nuits, quelquefois, un pirate,

En dépit des effort de la brume et du vent,
Couronne l'àpre front d'une flamme écarlate ;
Sous le sourcil vide et l'orbite décevant,

On dirait que, levant sa paupière alourdie,
Le monstre voit la plaine avec un œil vivant,
Où s'allume le feu sanglant de l'incendie.

LA HAUTE RIVIÈRE

**La montagne boisée encercle l'horizon
Du velours somptueux des frondaisons altières
Le village assoupi repose, en la prison
Que font autour de lui les pentes forestières.**

**Par delà les grands bois s'étendent les frontières.
Dès le commencement de la belle saison,
Les Hôls, contrebandiers chercheurs de trahison,
Sillonnent, vers le nord, les routes flibustières.**

La nature est un leurre au Français ignorant

**Qui s'y plaît, enchanté par son aspect sylvestre.
Dans l'immense forêt dont l'ombre le séquestre,
Et qui l'endort avec son parfum pénétrant,**

**La nuit compte les coups de l'invisible forge,
Où le Méos fourbit l'acier, dont il égorge
Indifféremment le tigre et le conquérant.**

LE DIEU

**Or, pendant un séjour qu'il faisait chez les Mans,
Chang quyhn fut enfermé par ses sujets rebelles
Au fond d'un temple obscur, où les bouddhas dormants
De leurs fronts de métal dépassaient les poutrelles.**

**Chang était un vrai sage au milieu des déments.
Il regarda les dieux tout droit dans les prunelles,
Et dit : « Vous me rendrez au jour, ô Phâts cléments,
Car je marche pour vous dans les voies immortelles. »**

Et, calme, il s'endormit, comme après un repas,

Au pied de son autel se repose le bonze ;
Or, dans l'ombre profonde et stupide, le bronze
Remua tout à coup sous les rouges damas ;

Et le dieu, — car un dieu marche seul de la sorte, —
Fit sur le sol tremblant deux formidables pas,
Et, de sa lourde main d'airain, ouvrit la porte.

LA DÉESSE

Pour ceux qui savent.

**Androgyne muet et blanc, qui nous écoutes,
Blanc comme l'œil des morts et le poil des vieillards,
Quang-Am, dieu du destin, déesse des hasards,
Guide au seuil des déserts, phare au tournant des routes,**

**Face d'argent, cœur de néant, corps de brouillards,
Lumière des chercheurs, archange des déroutes,
Tu fais battre nos cœurs et baisser nos regards,
Soleil des nuits, Œil des ténèbres, Clef des doutes :**

O statue, enterrée au seuil glacé des Mages,

Enigme de métal, ta quadruple beauté,

Debout à la naissance et à la fin des âges,

Sous son sourire aigu détient la vérité ;

Et dans ton indolence et ta virginité,

Le mystère ambigu de tes quatre visages

D'un amour immortel étreint l'humanité.

LE SILENCE

Pour Léon Champrenaud.

**Lamentateur secret des Normes, obsédées
Du stérile contact de nombreux cervelets,
Au tréfonds de l'esprit j'ai bâti mon palais
Pour les frêles concepts et les rares idées.**

**Loin des bruits vains et des images dégradées,
Qui couvrent le subtil de grotesques reflets,
— Rêve qui ne serait plus lui si j'en parlais —
Je garde les Beautés, de lumière inondées.**

L'écriture et la voix sont les plus grands des maux.

**Les consonnances des syllabes disparates
Font, aux pensées aériennes et délicates,
Un sens strict et grossier, bon pour des animaux.**

**Seul, le silence ému de nos têtes penchées
Est la glose qui sied aux suprêmes Archées,
Et leur épargne, au moins, la souillure des mots.**

L'ADOPTIF

**Au portail laqué d'or de la vieille pagode,
L'adoptif, prosterné, lamentable, parmi
L'herbe verte et les fleurs rouges, pleure l'ami
Parti sur le chemin, là-bas, vers l'antipode.**

**Solitaire à présent, son cœur mal affermi,
Que l'affre de l'absence et des larmes corrode,
Se reprend à nier le départ et l'exode,
Et demeure, en son rêve amoureux endormi.**

Le soleil de midi sur la splendeur des choses

**Jette toute la joie et l'éclat du métal ;
La nature est en fête, et le sentier fatal
File sous l'horizon, dans des apothéoses.**

**L'adoptif rêve ; et sur le seuil abandonné
Et muet, il relève un front passionné,
Qu'éclaire doucement l'ombre des feuilles roses....**

LA MER

I

**La mer est terne, le ciel mort. C'est l'heure brève,
Aux mystiques fumées, aux timides fraîcheurs.
Le mensonge ouaté du brouillard qui se lève
Déroule sur les flots ses plis ensorceleurs.**

**Sœur du douteux mirage et des songes vainqueurs,
L'opale de l'embrun hésite sur la grève ;
Et, des brumes du soir, sortent des mains de rêve
Qui caressent, de leurs doigts mous, nos pauvres cœurs.**

C'est l'heure, où, dépourvus de lignes et de chair,

Tramés de nos regrets et de nos espérances,
 Passent les traits demi-vivants des apparences ;
 C'est l'heure où l'on perçoit, dans l'aube d'un éclair,

Des fruits qui sont des yeux, des fleurs qui sont des
 [femmes,
 Des couleurs du sol qui sont des parfums de l'air,
 L'air où l'on voit flotter les pensées et les âmes....

II

**...Imprécises chansons, et fragiles accords,
Souvenirs incertains, fugitives idoles,
Glissent confusément dans les tremblants décors
Des nuées, allongées en grises banderoles.**

**Des contours indécis et des cadences molles,
Surgissent les amours dormants, les amis morts,
Les amantes fanées, et les mémoires folles,
Et le vague Autrefois sort de la mer sans bords.**

Dans son déroulement sans fin, la nue amie

Traine ses blonds cheveux sur la vague endormie :
Des invisibles eaux, dans l'air morne et glacé,
S'érige lentement un profil effacé.

La nacre du brouillard fond, oscille, et recule ;
Et, sur les flots muets, obscurément ondule
La douceur et l'image errante du Passé.

FLEUR DE PÊCHER

Pour M^{lle} M. Fischer.

**Fleurs d'Orient, fleurs de pêchers, ô pêchers roses,
Rosé ému d'enfant vierge et de sein entr'ouvert,
Fleur qu'une brise crée, et qu'une brise perd,
Arbre des amoureux et des apothéoses ;**

**Grise, de ton calice à tout passant offert,
O pêcher d'Orient, ô fleur des pêchers roses,
Le corps souffrant, l'âme aux abois, le cœur désert,
Et les ranime au feu de tes métamorphoses.**

Dans les sombres jardins du cap Alexandrin,

De ton rire tu fais rire toute les choses,
Pêcher, fleur d'Orient, ô fleur des pêcheurs roses.
Jusqu'à ce que la nuit ferme ton doux écrin,

Alors, ô fleur, tu clos tes lèvres étoilées ;
Ton cœur s'arrête au souille aigu du vent marin.
Et tes parfums mourants dorment dans les allées.

LE RETOUR

Nous voici revenus vers d'autres destinées.

**Le vaisseau nous ramène à travers les brouillards,
Et les loustics du bord chantent, sur les gaillards,
Des rondes, pour tromper la longueur des journées.**

**Exilés de l'action, nos luttes obstinées
Ne seront plus qu'un conte à charmer les vieillards
Et les Français curieux, naïfs et babillards.
Te voilà disparu, songe de six années.**

Baisse au niveau normal ton rêve surhumain :

**Tais-toi : couche-toi : dors ; pour tout autre qu'Her-
La gloire est inutile, et le bruit, ridicule ; [cule
Que l'âme d'hier t'aide à supporter demain.**

**Sois de ceux qui, vaincus, au doux passé se rivent,
Qui n'ouvrent pas le cœur, ne tendent pas la main,
Et pense aux morts, qui seuls véritablement vivent.**

L'IMPUISSANCE

**Ainsi, le corps lassé des courses vagabondes,
Et le cœur angoissé d'un immortel dépit,
Je tâche à recueillir l'insaisissable Esprit
Des âges disparus et des antiques mondes.**

**Ensevelis sous les siècles et sous les ondes,
Rien ne surgit, hélas ! du verbe ou de l'écrit,
Et devant le passé je demeure interdit,
Amant insatisfait des races moribondes.**

RIMES CHINOISES

Je rentre la main vide, insuffisant Jason.

Dans l'inconnu muet, comme en une prison,
Les sages, les guerriers, les belles, les aimées
Silencieusement demeurent enfermées.

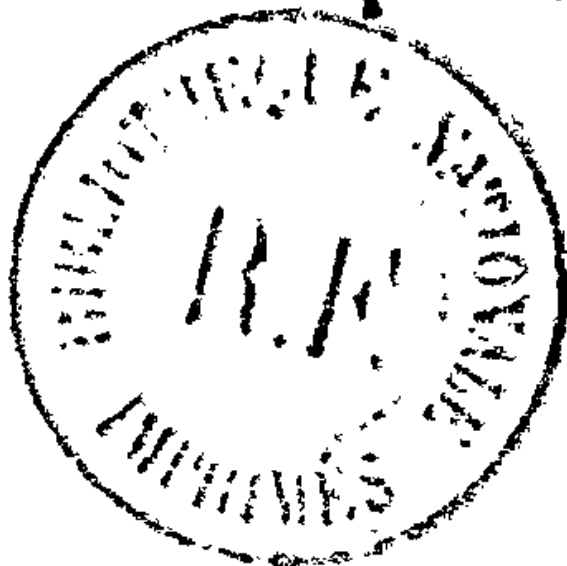
Le secret de la tombe accable ma raison.
Et mon âme se perd, sous leur vague horizon,
Dans les ruines, dans les rêves, dans les fumées.

APOEMPTIQUE

LE CLAIRON

**Va, clairon! Du glacis jusqu'au pied du rempart
Grouillent les escadrons en formidable crue,
Flot humain débordant où roule l'étendard ;
Sonne. — Et vive l'Assaut, qui bondit et se rue.**

**Va, clairon ! œil en feu, sabre au poing, bride aux dents,
Le cavalier se dresse, et le cheval renifle. [dents !
Place aux hardis ! chance aux braves ! gloire aux ar-
Sonne. — Et vive le Plomb qui déchire et qui siffle.**



**Va, clairon ! Et dans l'heure ultime du combat,
Soulage les vaincus du poids mortel de vivre.
L'homme fuit; le canon choit; le cheval s'abat :
Sonne. — Et vive la Mort, qui fauche et qui délivre.**

LE PARADIS

**Loin de la ville aux toits retroussés, des ornières
Des chariots, un coin vert, que rien ne vient trahir,
Que les rires d'enfants ne sauraient envahir,
Très loin de toutes les maisons, dans les rizières ;**

**Et là, tandis qu'au loin les banyans indiscrets
Secouent à tous les vents leurs larges chevelures,
Un mur, où les cactus accrochent leurs armures,
Où le silence dort dans les bambous secrets ;**

Un soleil sous lequel tout ressuscite ; et comme
Quatre flambeaux toujours verdoyants et parés,
Quatre grands bananiers, très puissants, séparés
Juste par la longueur et la largeur d'un homme.

LA MORT

**Vous qui n'avez voulu de rien, vous qui n'aviez
Lutté ni pour des rois, ni pour des républiques,
Ni pour des croix, ni pour des grades enviés,
« Mais pour vos chefs, ô morts stoïques !**

**Vous qui, vides d'amour, et d'espoir nonchalants,
N'avez jamais cherché ni fui la mort probable,
Et qui fûtes au feu comme on se met à table,
O morts indifférents !**

**Vous qui remplissiez des devoirs très austères,
Vous qui restiez debout, où tous étaient pliés,
Et n'avez plus d'enfants, ni d'amis, ni de pères,
Ni de gloire, ô morts oubliés !**

**Vous privés de foyers, parias de patrie,
Vous dont les noms perdus ne seront renommés
Nulle part, qui toujours resterez pleins de vie
Dans mon cœur, ô morts bien aimés !**

**Vous que sous ses couverts éternels, immobiles,
La forêt vierge cache à tous les amours, vous
Qui ne craignez plus rien des tigres, ni des loups,
Ni des hommes, ô morts tranquilles !**

**Vous dont rien ici n'a marqué le dernier pas,
Egarés par les bois, sous les eaux, dans les sables,
Et qui dormez tout nus, en étendant les bras
Sous le ciel, ô morts innombrables !**

**Je marche vers vous, pour qu'un jour, amis dormants,
Victimes, découvreurs, soldats, héros, apôtres,
Là-bas je vous retrouve, et que mes ossements
S'allongent à côté des vôtres.**

TABLE DES MATIÈRES

NARTHEX

Pages

Le Guet.	3
------------------	---

RIMES CHINOISES EN FAUX SONNETS

L'Arrêt	7
Le Breuvage	9
En Fumant.	11
La Science	13
Le Seuil	15
Le Nénufar	17
Vers les dieux.	19
Le Marché	21
Le Rêve	23
Lueur d'Occident.	25
Lueur d'Orient.	27
Les Parfums	29
La Solitude.	31
La Cloche	33
Le Village	35
Le Veilleur.	37
Les Errants.	39
Pierres rares	41
La Forêt.	43
Le Lac	45

Le Fleuve	47
La Morsure.	49
Ly dong than.	51
Le Pilon.	53
La Statuette	55
Les Soleils	57
Le Sage	59
L'Opium.	61
L'Exil.	63
La Tête	65
Leur pensée	67
Sonla.	69
Le Pays Muong	71
Le Rocher	73
La Haute Rivière.	75
Le Dieu	77
La Déesse	79
Le Silence	81
L'Adoptif	83
La Mer	85
Fleur de pêcher.	89
Le Retour	91
L'Impuissance.	93

APPOÉPTIQUE

Le Clairon	97
Le Paradis	99
La Mort.	101

**Achevé d'imprimer
sur les Presses
de la
Petite Imprimerie Vendéenne
le vingt-neuf Novembre
mil neuf cent trois**



